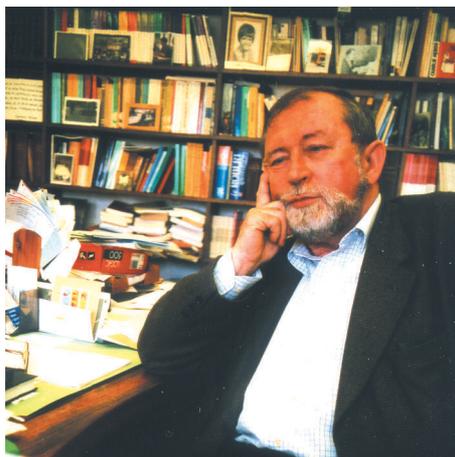


La mort, la mort toujours recommencée*

C. Javeau, Professeur émérite, U.L.B.

On n'en finit pas de mourir, sur la planète Terre. Reculer l'âge moyen du dernier soupir n'y changera rien. L'inquiétude, je ne trouve pas d'autre mot, ne disparaît pas. En dépit de ce que proclament quelques esprits se croyant très forts, la mort n'est pas qu'un accident biologique programmé. Pas que : on peut être matérialiste pur jus et ne pas manquer de constater que partout à la surface du monde habité et aussi loin que l'on remonte vers les origines de l'humanité, la mort fait problème. Elle ne cesse pas de le faire, quels que soient les moyens mis en œuvre pour l'escamoter. On peut complètement se débarrasser des morts, par la dispersion des centres, entre autres, on ne se débarrasse pas de la mort.

C'est vers 1975 que les ouvrages sur la mort ont commencé à coloniser les rayons consacrés aux sciences de l'homme. On notera que cette date est celle que l'on peut assigner à ce que la *doxa* appelle les *Trente Glorieuses*. Jusqu'alors, la mort avait retenu surtout l'attention des théologiens (Oraison) et des philosophes (Jankélévitch). Je ne parle évidemment pas ici des ouvrages sur les aspects cliniques du trépas. Mais, mis à part quelques exceptions, comme par exemple, le remarquable *L'homme et la mort* d'Edgar Morin (1951), et les travaux portant sur les aspects culturels de la mort dans les sociétés différentes, les sociologues, les psychologues et les historiens s'étaient peu intéressés aux derniers moments de l'existence. Les historiens ont été les premiers à produire des travaux scientifiques de haute valeur, suivis par les anthropologues. Rien que pour le domaine français, des noms comme ceux d'Ariès, Lebrun, Vovelle, Thomas et Ziegler sont bien connus des spécialistes. Les sociologues ont alors suivi le mouvement : Baudry Hintermeyer, Jarrau, Urbain, moi-même, parmi d'autres, se sont efforcés de penser le "fait thanatique" dans les sociétés occidentales. Les psychologues ne sont pas restés à l'écart du mouvement, et l'on pensera aux travaux de Ginette Raimbault sur la mort des enfants. Dans les librairies dignes de ce nom, des rayons entiers ont été consacrés aux ouvrages sur la mort, et une discipline nouvelle, la thanatologie, a fait son apparition. La vague semble être quelque peu retombée depuis quelque temps, mais le thème de la mort, sous divers aspects, a pris possession de l'espace public. Les débats sur



l'euthanasie en témoignent amplement. Des émissions sur les pratiques de deuil, la crémation, le coût des obsèques, entre autres, ont été diffusées sur les petits écrans à des heures de grande écoute. Tout porterait à croire que les interdits sur la mort tendraient à s'effriter. Il ne me semble pas que ce soit tout à fait le cas.

Un phénomène métempirique

En matière de décès, une première constatation, qui est presque de l'ordre du truisme, s'impose : la mort, cela n'arrive qu'aux autres. C'est la raison pour laquelle on dira d'elle qu'elle est un phénomène métempirique. Aucune personne dont la mort avait été constatée n'est redevenue vivante et n'a pu raconter comment les choses s'étaient passées. On a beaucoup glosé, il y a quelque temps, sur les NDE (*Near Death Experiences*, expériences proches de la mort), mais les propos rapportés, et dont l'énumération selon des critères scientifiques habituels est rien moins que probant, ont été tenus par des vivants. Sans doute avaient-ils été très loin, mais ils n'avaient pas été effectivement morts. Si, s'agissant de clinique, il est en général aisé de distinguer entre une personne (encore) vivante et une autre (déjà) morte, ce qui se passe entre ces deux états reste de l'ordre de l'énigmatique. Elizabeth Kübler-Ross, il y a quelques lustres, s'était rendue célèbre par ses spéculations sur les stades par lesquels passaient les personnes se dirigeant vers la phase terminale de leur existence, mais cette typologie ne pouvait concerner que des malades mourant dans un cadre hospitalier, et elle ne permettait pas de décrire ce qui se passait vraiment au moment où s'opérait le passage, où les lumières, pour recourir à une métaphore peut-être discutable, se sont définitivement éteintes. Certains auteurs ont pu parler de *décathexis*, notamment. Mais tous les défunts n'ont pas connu une "phase terminale", car leur mort a été brutale, par accident, par assassinat, par arrêt cardiaque, etc. Ce qu'on appelle mort instantanée existe-t-il véritablement ? La question, on le devine, nous emmènerait

* Paraphrase de Paul Valéry, dans *Le Cimetière marin* : "Et la mer, la mer, toujours recommencée".

sans trop de heurts vers les confins de la métaphysique.

Ce sont les autres qui meurent, mais ce sont les uns qui gèrent leur mort. Il n'est pas d'exemple de société humaine qui n'ait pas accordé aux cadavres l'une ou l'autre forme de traitement, sauf lorsque la chose a été impossible (une éruption volcanique) ou lorsque certaines catégories de dépouilles ont été volontairement soustraites à toute prise en considération (suppliciés jetés à la décharge publique, détenus de camps d'extermination, etc.). Le cadavre, cette chose " qui n'a de nom dans aucune langue " (Origène), fait partout et depuis que l'homme existe l'objet de manipulations très diverses, qui toutes participent d'un mode particulier de respect. Enterrement, crémation, suspension aux arbres, exposition sur les Tours du Silence, immersion, ingestion, la panoplie des manières de disposer des cadavres est très étendue. Et évidemment, car toutes sociétés humaines sont concernées par des phénomènes de classification liés aux hiérarchies sociales, ces dites manières sont modulées en fonction de caractéristiques propres à ceux et celles qui les ont en quelque sorte " habités " : âge, sexe, statut, profession, rapport aux divinités, type de décès, etc. Contrairement à une idée reçue, les hommes n'ont jamais été égaux devant la mort : ni avant si l'on tient compte des différences d'espérance de vie, ni pendant (le mourir lui-même), si l'on tient compte de la qualité des soins ou des circonstances des décès, ni après si l'on tient compte des traces laissées dans les mémoires collectives. A côté des morts illustres, dont la notoriété n'est pas nécessairement liée aux vertus dont ils ou elles firent preuve de leur vivant (Hitler est davantage connu que les résistants anonymes qui luttèrent contre le régime qu'il incarnait), les poubelles de l'histoire sont pleines de défunts qui n'ont jamais eu droit à la moindre distinction.

De l'importance des rites piaculaires

Lorsqu'un être humain meurt, il est d'usage universel de marquer cette mort par des rites spécifiques, qu'Emile Durkheim, le célèbre fondateur de l'école de sociologie française, a appelés " piaculaires " (de *piaculum*, expiation), parce qu'ils se célèbrent dans l'inquiétude ou dans la tristesse. Au vrai, les rites de deuil ne sont qu'une des formes que prennent les rites piaculaires, mais s'ils en font bien partie, c'est parce que tout décès est de mauvais augure pour le groupe, auquel il inspire des sentiments d'angoisse ou de crainte. D'une manière générale, on distinguera dans ces rites, un versant d'adieu et un versant d'accueil, et aussi comme dans les rites de passage, tels que les a étudiés Arnold Van Gennep, un stade de " marge ", mais je me contenterai ici d'une description simplifiée. Dans un premier temps, on se sépare du défunt et on l'invite à se séparer des survivants. Il est encore un peu des nôtres, mais déjà il n'en est plus effectivement. C'est alors qu'on célèbrera ses mérites, après avoir paré le cadavre d'une certaine manière, qui témoigne du respect qu'on

lui doit. C'est dans cette tenue qu'il doit rejoindre le monde des morts, phase des obsèques qui fera l'objet des rites d'accueil. Dans la religion catholique, la cérémonie religieuse combine ces deux phases : la messe constitue une imploration au Seigneur pour qu'il reçoive avec amour le croyant décédé, tandis que les absoutes signifient que le temps de passage sur la terre est terminé et qu'il faut tirer un trait définitif sur lui. La mise en terre verra se répéter ces deux versions des rites de deuil : la descente du cercueil est accompagnée de prières appropriées, tandis que les pelletées de terre dont on le recouvre, ou les fleurs qu'on lui jette sont encore des derniers signes d'adieu, qui peuvent aussi s'interpréter comme des souhaits de bon voyage. Ces rites sont élaborés en rapport avec la croyance universelle en un double du décédé, appelé à lui survivre longtemps, et dont il faut se concilier les bonnes grâces. D'où les offrandes, symboliques (chants, prières) ou matérielles (objets dans le cercueil, nourriture dans la tombe) qui accompagnent son départ. Ces offrandes sont répétées, chez nous, à chaque visite au cimetière, et en particulier à celle que l'on effectue aux environs du premier novembre. Mais remarquons aussi que lorsqu'elle existe, la lourde dalle du tombeau ou de la simple sépulture représente un emprisonnement du mort, une garantie contre sa réapparition intempestive. L'expression " six pieds sous terre " trahit le même souci de tenue à l'écart du défunt, la couche de terre qui recouvre son cercueil étant espérée suffire à cette fin. Les fleurs et les *ex-voto* placés sur la tombe sont un rappel des bonnes dispositions des survivants, de leur affection pour le mort, en même temps qu'un viatique à emporter pour le voyage, jugé suffisant pour empêcher son double irrité de venir se manifester dans le monde des vivants, en d'autres mots de les " hanter ". Le monde des morts double ainsi celui des vivants, et l'obsession de celui-ci est bien, sous toutes les latitudes, et quelle que soit la manière dont elle est mise en scène, que le passage ne se produise jamais que dans un seul sens.

L'entreprise de " désenchantement " du monde qui sous-tend le développement des sciences depuis le siècle des Lumières a évidemment porté un coup sérieux à ce que d'aucuns peuvent considérer comme la persistance d'une pensée magique à l'égard de la mort. Les milieux de la libre pensée, dès la seconde moitié du dix-neuvième siècle, ont fait campagne pour l'incinération des cadavres, manière de rappeler que lorsque la vie s'est retirée, l'enveloppe charnelle n'est qu'un objet sans intérêt dont on peut disposer de manière expéditive. Remarquons que de nos jours, on ne considère plus que cet objet est totalement sans intérêt, du moins si son état sanitaire, au moment du décès, était satisfaisant. Source d'organes de remplacement, il peut alimenter un marché éventuellement juteux (voir le cas de la Chine) et devenir une marchandise comme une autre. En Belgique, il faudra attendre 1932 pour que la crémation reçoive un statut légal. A présent, plus des deux cinquièmes des cadavres passent dans notre pays par l'un des dix crématoriums installés sur son territoire. Dans la grande majorité des cas, l'incinération est suivie

par la dispersion des cendres (cette proportion est toutefois en régression). Ainsi se débarrasse-t-on définitivement des morts, mais la mort, elle ne s'évacue pas aussi facilement. En témoigne la ritualisation accrue des passages au crématorium et le marquage des emplacements de dispersion, notamment par des fleurs, comme sur les sépultures traditionnelles. C'est que le travail du deuil ne peut être escamoté par une opération qui se donne les alibis de l'hygiène et de la faible dépense. Comme toutes les sociétés, la nôtre, bien que travaillée par un intense mouvement de sécularisation, ne peut manquer d'accorder aux morts le respect qui leur est dû sous toutes les latitudes, fût-ce au seul profit des survivants, du moins pour ceux qui ne croient pas à l'une ou l'autre version de l'au-delà.

La mort scotomisée

L'opinion la plus répandue au sujet de la mort dans la société occidentale est que celle-ci est cachée, et donc niée dans une mesure assez considérable. Plus des trois quarts des décès se produisent dans une institution de soins. La possibilité d'assister à une agonie est faible, même si elle s'est accrue aujourd'hui grâce à la diffusion des soins dits palliatifs. Il n'est pas rare de trouver des personnes d'âge mûr n'ayant jamais vu un cadavre de près. L'allongement de la durée de vie, qui rend les décès "à la fleur de l'âge" plus rares, la forte réduction de la mortalité infantile, l'impressionnante diminution du taux de reproduction (un enfant et demi en moyenne par ménage), rendent certainement la mort moins familière. Et la mise en scène du deuil s'est faite beaucoup moins ostentatoire dans les cimetières, tout comme dans la tenue vestimentaire de ceux qui doivent pleurer "la perte d'un être cher".

Mais en même temps, le spectacle de la mort s'est fait omniprésent à la télévision et au cinéma, et aussi dans la presse imprimée (dans les bandes dessinées, notamment). Mort réelle, dans les reportages sur les divers conflits qui ensanglantent le monde ou sur les catastrophes naturelles, sinon plus nombreuses, mais du moins davantage couvertes qu'auparavant. Mort virtuelle, dans les films ou les feuilletons, dont la violence constitue l'un des ingrédients les plus communs. Du reste, il n'est pas

toujours possible, sur le petit écran, de distinguer entre une "vraie" mort et une mort représentée. On a pu dire de notre société, qui s'efforce d'éloigner le plus possible les défunts du territoire des vivants, qu'elle se caractérisait entre autres par une morbidité qui n'a pas tendance à décroître. Il est vrai que le cynisme est un autre de ces traits caractéristiques, et que celui-ci n'hésite pas à inclure la mort figurée dans son argumentation, par exemple dans les messages publicitaires, à l'instar du travail du photographe Toscani pour le marchand de vêtements Benetton, il y a déjà une dizaine d'années.

Pour me résumer de manière forcément lapidaire, on pourrait dire que la société dite postmoderne, si elle a essayé de faire de la mort un simple accident de parcours, a dû recourir à des procédés cathartiques pour y parvenir, sans toutefois réussir dans son entreprise. On ne se débarrasse pas *de la* mort quand on croit s'être débarrassé *des* morts. L'homme est ainsi fait que l'absence de proches, qu'il s'agisse de séparations définitives entre vivants ou de disparitions encore plus assurément définitives résultant du phénomène biologique de la mort, engendre un sentiment de deuil (mot qui signifie douleur) qu'il lui faut apprendre à apprivoiser. La perdurance des rites funéraires, fussent-ils cinéraires, a pour fonction de l'y aider. Si, pour reprendre l'expression de Heidegger, l'homme est un être fait pour la mort, rien ne sert de nier celle-ci, mieux vaut apprendre à la connaître, afin, comme le demande La Rochefoucauld, d'apprendre à la regarder en face, comme le soleil.

Références

- Auge M : La mort et moi et nous. Paris, Textuel, 1995
- De Keyser V : A la vie comme à la mort. Bruxelles, Labor, 2004
- Jankelevitch V : La mort. Paris, Flammarion/Champs, 1977
- Javeau C : Mourir. Bruxelles, Les Eperonniers, 2000, 2^{ème} édition
- Morin E : L'homme et la mort. Paris, Seuil/Points, 1970
- Thomas LV : Anthropologie de la mort. Paris, Payot, 1975
- Thomas LV : La Mort. Paris, P.U.F./Que Sais-je ? 1991 ; 236
- Ziegler I : Les vivants et la mort. Paris, Seuil, 1975